

Au congrès du P.E.N. Club L'écrivain contre les «théocraties»

RÉGINALD MARTEL

On discutait, à cette séance montréalaise du 54^e Congrès mondial du P.E.N. Club...

Il y avait salle comble pour l'entendre et entendre les autres panelistes, l'Israélien Yehuda Amichai, le Français Claude Michel Cluny...

Furieux qu'on ne lui permit pas une communication d'une demi-heure, le Québécois Marcel Brisebois...

Revenons à M. Jean Marcel. Sur un ton que certains semblaient juger blasphématoire...

Mais comme il reste irrémédiablement muet sur cette question, nous prenons pour acquis que derrière cette prétendue volonté de Dieu...

Cela pour dire que ce sont les humains qui soutiennent les théocraties, les théocraties aussi. Que la démocratie qui n'a jamais emprisonné un écrivain...

Et M. Marcel de rappeler aux écrivains étrangers, comme l'ont fait en public ou privé d'autres Québécois...

Le pouvoir, incontournable?

Théocratie ou démocratie, il importe surtout d'interroger, selon le médiéviste québécois, le statut même de toute l'écriture en regard de tout pouvoir.

Ainsi l'écrivain qui lutte contre la théocratie le fait-il au nom de la démocratie, qui en matière de libertés n'est pas au-dessus de tout soupçon.

Les théocraties seraient peut-être tolérables, pouvait-on se demander, si les religions étaient libérales, comme peu-

vent l'être certaines démocraties. Quelqu'un disait à ce propos qu'il n'y a pas d'anciennes religions libérales...

Le Polonais Tadeusz Konwicki rappelle que dans son pays, l'État a persécuté l'Église pendant un demi-siècle. Il observe comme tout le monde que pendant que les États idéologiques s'effondrent...

Qu'ont de commun l'État idéologique et l'État théocratique, dit-il? Une commune propension au fanatisme. Ce fanatisme, s'il est stimulé, devient très dangereux.

C'est la tâche de la littérature de se battre contre tous les fanatismes. Mais je vois ça d'oeil sceptique, parce que le fanatisme, il est dans la vie des hommes. Et on a peur de dénoncer la barbarie qui existe en dehors du monde occidental.

La fabrique de cauchemars

A propos d'États idéologiques, Jean Michel Cluny reconnaît au marxisme le même pouvoir qu'à la religion: changer la vie en cauchemar. Et il ajoute (je priais pour que le Ciel ne nous tombât pas sur la tête): «Les Églises sont les seules banques capables de vendre du vent sans faire banqueroute.»

État idéologique ou État théocratique, faut-il sans doute comprendre, peu importe: l'exercice de la liberté, et donc de la création, est toujours une atteinte aux dogmes. M. Cluny dira plus tard qu'en démocratie on peut au moins limiter les dégâts, tandis qu'en théocratie et dans un État marxiste l'écrivain est tout à fait seul.

Ce point de vue rejoint celui de la soviétologue française Hélène Carrère d'Encausse. Le propre du régime stalinien, dit-elle, c'est de prétendre détenir une vérité absolue; l'exercice du métier d'écrivain devait donc se faire à l'intérieur même de ce dogme qui est extérieur à l'écrivain.

La démocratie, malgré ses erreurs, a le mérite de ne reposer sur aucun dogme, mais sur une sorte de contrat social, pour que l'État puisse fonctionner. «En Urss, les assassinats n'étaient pas des bavues; elles faisaient partie du système.»

Le fantôme de l'auteur des Versets sataniques n'était pas absent de ces assises, on s'en doute. Peut-être tout a-t-il été dit et on n'en a guère parlé.

Georges Ulmer, auteur de «Pigalle», meurt à 70 ans

Agence France-Presse PARIS

Georges Ulmer, l'auteur-compositeur-interprète de Pigalle, une valse qui fera le tour du monde, est mort vendredi soir, à



Georges Ulmer en 1958

l'âge de 70 ans, à son domicile de Marseille.

Auteur de plus de 3 000 chansons, Georges Ulmer était né à Copenhague en 1919. Après un

bref séjour à Palma de Majorque à partir de 1954, il se réfugia en France, à Nice, à cause de la guerre civile qui déchire l'Espagne.

En 1947, avec Pigalle, un simple air de valse, c'est d'un seul coup la gloire et la fortune. Traduite en huit langues, Pigalle consacra sa carrière internationale qui le mènera dans de nombreux pays et notamment aux États-Unis où il restera trois ans. Il est alors, avec Maurice Chevalier, l'un des rares chanteurs francophones connus internationalement.

Marié en 1945 à une Niçoise, Betty Gola, Georges Ulmer laisse deux enfants, dont l'un est médecin.

Georges Ulmer est l'auteur-interprète de «tubes» célèbres: Le petit jet d'eau, Une station de métro, Les rues de Copenhague, Un monsieur attendait, Jolie comme une rose, Goût de miel, Le soi-disant docteur Clair, C'est bon tout ça, Squares de Paris.

Voyageur infatigable, il aura parcouru plus de la moitié du globe. Polyglotte, il parlait au moins six langues. Georges Ulmer a fait ses adieux à la scène en 1981 à Copenhague.

À cette occasion, il avait été nommé Chevalier de l'Ordre du Dannebrog et reçu par la Reine Margret du Danemark.

Christiane Pasquier

Double retour, au théâtre et à la télévision

GILLES G. LAMONTAGNE collaboration spéciale

Aussitôt terminée sa participation au téléroman La bonne aventure, Christiane Pasquier a tout balancé par-dessus bord et est partie vivre en Angleterre. Entre son personnage d'Anne Cordeau et elle, la rupture était définitive. Trois ans plus tard, Christiane Pasquier revient, au théâtre et à la télévision en même temps, dans deux types de personnages qu'elle n'a jamais joués. Sauf que l'un d'eux s'appelle... Anne Cordeau.

«Je sais que ça peut paraître complètement illogique de revenir dans ce rôle-là. C'est une décision qui a été difficile à prendre. Je suis partie parce que je voulais qu'Anne me décolle de la peau et me laisse tranquille. J'avais trop investi, émotivement, en elle. Maintenant, je l'aborde d'une façon bien différente. Et il faut dire aussi que dans l'histoire, Anne a vécu des choses pendant qu'elle était à Sept-Îles. Son tournant rejoint assez bien le mien.»

Élégante, toujours aussi naturelle, elle s'est présentée à l'entrevue avec sa réserve intérieure habituelle. Ses yeux ont gardé un quelque chose de la même inquiétude, et sa voix, le genre d'hésitations suivies d'un flot verbal, que nous a laissé le souvenir d'Anne Cordeau. Mais Christiane Pasquier, elle, n'est plus la même.

Des quatre personnages de femmes dans la trentaine créés par Lise Payette dans La bonne aventure, celle qu'interprétait Christiane Pasquier était la grande insécure du groupe, la plus à fleur de peau, celle qui en avait toujours lourd sur le cœur et faisait des drames avec tout ce qui pouvait en rajouter aux drames réels.

Dans les premiers épisodes d'Un signe de feu, Anne ne ressemble pas encore à l'infirmière de nuit que joue actuellement Christiane Pasquier au Théâtre La Licorne, mais la comédienne y voit un rapprochement. «Anne devient un peu comme cette infirmière, elle ne veut pas voir ce qui pourrait la blesser. Elle fait comme si tout allait bien.»

À La Licorne, Jocelyne Trudel a trouvé morte dans ses larmes est une pièce difficile, un texte poussé à la limite de ce qui ressemble à un flirt avec la mort. Christiane Pasquier y incarne une infirmière blindée par une carapace vis-à-vis de la souffrance des autres. Même celle d'une fille de 21 ans sortant de la salle d'opéra-



Christiane Pasquier

PHOTO JEAN-YVES LETOURNEAU, La Presse

tion après avoir tenté de se suicider en se tirant une balle de carabine dans la bouche.

«C'est une pièce dure, reprend Christiane Pasquier, une pièce sur le mal de vivre, le manque d'humour et jusqu'où ça peut conduire. Comme auteure, Marie Laberge s'est payé l'audace de se placer juste sur le seuil entre la vie et la mort.»

Le personnage de Christiane Pasquier arrive au milieu de la pièce. Elle défie un long monologue à l'endroit de la suicidaire en affichant un détachement déconcertant. «Mais il ne faut pas s'y fier, avertit la comédienne. La

seule différence entre Jocelyne Trudelle et mon personnage, c'est que l'infirmière n'a jamais voulu être consciente de rien. Elle souffre aussi, mais elle s'arrange pour balayer ça sous le tapis en se bâissant toutes sortes de défenses.»

Le désespoir des jeunes devant la vie qui les attend au tournant, l'affection qu'ils n'ont jamais reçue de leurs parents, et l'excès des gestes qu'ils font ensuite, traversent la pièce de Marie Laberge de part en part. Mais en ramenant les choses au niveau de son personnage, c'est la déshumanisation des rapports en milieu hospitalier entre les soignants et les pa-

tients qui trouble Christiane Pasquier. «Qui aujourd'hui fait un métier par vocation, à part les artistes? Ce n'est pas tout le monde qui a le privilège d'aimer vraiment ce qu'il fait, de s'y donner complètement, d'y mettre sa passion.»

Mais cette passion, c'est justement ce qui fait qu'elle a décroché il y a trois ans, qu'elle a eu un urgent besoin de tout oublier et de changer de vie. «J'ai l'impression, constate-t-elle avec le recul, d'avoir mis le feu à un vieux paquet de branches mortes, de m'être débarrassée de tout ce qui était inutile et que je trainais même. J'avais besoin de repos. À un moment donné, il faut arrêter de faire couler les sources.»

Christiane Pasquier a 20 ans de métier derrière elle, mais elle ne veut pas insister là-dessus, de peur de trahir son âge. «L'âge, c'est privé, insiste-t-elle. Ce n'est pas ce qui me sert de point de repère dans la vie. Ce sont les événements significatifs qui me servent de bornes, plus que les âges.»

Ces bornes, elle les résume pour l'instant par les ateliers de théâtre qu'elle a suivis précédemment à New York avec le metteur en scène Warren Robertson, et par son éclipse à Londres où elle s'est abondamment nourrie de tout le théâtre qu'elle a pu voir. À Londres, Christiane Pasquier n'était plus personne d'autre qu'elle-même. Elle aurait aussi bien pu refaire du journalisme comme elle s'y était laissée tenter toute jeune. Mais elle a plutôt voulu prolonger le travail entamé avec Warren Robertson, en suivant des ateliers cette fois au Actors Center.

«Warren Robertson a été pour moi un coup de foudre professionnel. Il m'a aiguillonné sur l'essentiel dans le métier. Il m'a appris comment me débarrasser des choses encombrantes dont je pensais devoir me servir pour jouer, des attitudes, des défenses que j'avais, comme l'infirmière de nuit.»

«Je ne suis pas moins passionnée qu'avant, mais j'ai pris conscience qu'il faut être plus tolérant et ne pas se rendre la vie impossible en étant trop perfectionniste. Je me sens bien maintenant. Je peux mettre des émotions au frigo et les sortir au moment de jouer. Avoir du plaisir à retourner puiser dans la souffrance passée, c'est une victoire pour un acteur.»

Radio

Le salut de la radio à M. Gérard Veilleux



DANIEL LEMAY

Après la chanson Rumeurs sur la ville, Michel Desautels a «étrenné» son nouveau grand patron, jeudi matin à Ici comme ailleurs.

M. Gérard Veilleux a été nommé cette semaine président et directeur général de Radio-Canada et son passage à la Radio marquait en quelque sorte son entrée à la Maison. M. Veilleux arrivera officiellement en fonction le 1er novembre au siège social de la SRC à Ottawa.

Aux côtés d'un Desautels sage et finement complice, M. Veilleux a vite évacué sa nervosité du début pour parler avec simplicité de sa vie et de sa carrière. Une entrevue d'un immense intérêt vu la mission du nouveau pdg de Radio-Canada; si, jusqu'à mardi passé, M. Veilleux était selon ses propres mots un «fonctionnaire sans visage», ce n'est plus le cas. À Ici comme ailleurs, on a «vu» qu'il avait une voix, réservée mais néanmoins chaleureuse.

Ce «pur inconnu» (jamais la rumeur ne l'avait mentionné) dit diriger par consensus: «Je suis à l'écoute et je recherche des points de vue différents. Mais en dernière analyse, je me retire et c'est moi qui décide sur la base de la plus complète information.»

«Après, je tente de vendre mes décisions, de rallier les autres.»

Beauceron de naissance, M. Veilleux a grandi à Asbestos. Parce qu'il voulait fréquenter une université «avec une histoire», il est allé à l'Université Laval avec une bourse qui l'oblige-



Gérard Veilleux

geait à choisir entre le génie et le commerce qu'il a préféré. M. Marcel Bélanger, un des ses professeurs d'économie, l'aura le plus influencé dans sa carrière.

C'est Al Johnson, qui allait plus tard devenir président de Radio-Canada, qui l'a engagé dans la fonction publique fédérale, où Gérard Veilleux est devenu un grand fonctionnaire impartial: «J'offre des avis frais, honnêtes, candides.»

Durant son entrevue avec Desautels, il a choisi de faire tourner la chanson Un peu plus haut, un peu plus loin de Jean-Pierre Ferland, interprétée par Ginette Reno. «une belle voix.»

M. Veilleux dit ne pas avoir grand temps pour écouter la télé ou la radio, sauf le samedi matin. Lourde responsabilité pour les gens du Carrousel et de Hebdo-Radio mais le monopole de l'oreille présidentielle pourrait aussi avoir ses avantages...

Le nouveau pdg de Radio-Canada est entré à la Maison par la porte de la Radio, mardi matin. Il en gardera un bon souvenir. Et quand viendra le temps d'assurer la survie du parent pauvre de RC, on se dira: «Gérard veille au grain.»

DE PARIS À SOREL ■ Marcel Béliveau a lancé CJSO FM cette semaine à Sorel: «Les gens du Bas-Richelieu n'auront plus honte de leur station de radio.»

À début de 1988, le monstre bagueur de Surprise sur prise — la première parisienne a été un succès — a acquis 75 p.cent des actifs de la station AM, fermée depuis décembre 87. «Plusieurs m'ont dit: ne touche pas à ça, mais Sorel n'avait plus de radio et j'ai vu qu'il y avait un défi. Et de l'argent à faire.»

La diffusion a repris en juillet 88 et, chose rarissime, le CRTC a approuvé le transfert de CJSO sur la bande FM le printemps dernier.

CJSO diffuse en stéréo à la fréquence 101,7 avec une puissance de 5000 watts, atteignant Trois-Rivières et la banlieue est de Montréal.

CJSO, nous soulignait M. Béliveau, est la seule radio québécoise où le chapelet était «commandité»: il y a deux ans, la station avait reçu quelque \$50 000 de dons pour garder l'émission à son antenne.

À sa première station, Marcel Béliveau a coupé le chapelet.

POÈTES, À VOS POSTES!

Le Réseau FM Stéréo de Radio-Canada diffusera cette semaine une série d'émissions spéciales sur le Festival international de poésie de Trois-Rivières. À compter de 17 h 50 demain, Marie-Claire Girard fera un compte-rendu quotidien des activités du Festival. Samedi prochain, CBF-FM présentera la Grande soirée de poésie (20 h

30), en direct du Centre culturel de Trois-Rivières. Ces émissions spéciales sont réalisées par André Hamelin.

GRANDE QUESTION

L'émission Cross Country Check-Up du réseau anglais de Radio-Canada (CBM 940) présente une tribune téléphonique pan-canadienne, tous les dimanches de 17 h à 19 h. Aujourd'hui, une quinzaine de Québécois francophones seront en studio pour répondre à la question: Are Quebec and English Canada really giving up on each other? Traduction: le Québec et le Canada anglais en ont-ils vraiment plein le casque l'un de l'autre? AUJOURD'HUI

À la Radio de Radio-Canada (CBF 690), la journaliste Joane Arcand commente le numéro spécial de la revue Discover sur les huit grandes idées scientifiques des années 80. Au magazine Aujourd'hui la science, de midi 10 à 13 h.

À CKOI 96.9, Diane Dufresne est en vedette à l'émission Les plus grands succès français (20 h)...

DEMAIN

Radio Centre-Ville — CINQ 102.3 — commence sa nouvelle programmation d'automne. On en reparlera bientôt.

À Ici comme ailleurs — CBF 690 de 9 h 30 à midi — Michel Desautels reçoit Douglas Leopold, ancien jetsetter et radio-man (CKMF) montréalais devenu relationniste haut de gamme à Los Angeles. C'est quoi le numéro de Michelle Pfeiffer, mon Coco? Desautels s'entretiendra aussi avec la comédienne Nathalie Gascon, la Miriam de l'Héritage et la Martine de Un signe de feu. Le nouveau téléroman de Lise Payette, suite de La bonne aventure et des Dames de coeur, commence demain soir à la télé de RC. Martine, pourquoi cette cruauté envers Jean-Paul?

Jazz et nouvelle musique

Quand danse et musique «trialoguent»

ALAIN BRUNET
collaboration spéciale

Qu'est-ce qu'un triologue? Pour le compositeur et guitariste Tim Brady, il s'agit d'une voie commune qu'empruntent trois approches artistiques.

Dans le cas qui nous intéresse, c'est la rencontre des écritures sonores de Brady, des improvisations inspirées du contrebassiste Barre Philips, du saxophoniste John Surman, ainsi que des chorégraphies signées Julie West.

La nuit dernière aux Loges (ex-théâtre L'Eskabel), avait lieu l'unique représentation de *Inventions*, titre de cette rencontre danse-musique. Il était trop tard pour rendre compte de ce show nocturne, mais plus tôt dans la semaine, j'ai personnellement assisté à une longue répétition de *Inventions*, un des spectacles de la série *Last Call — Last Call* est en fait une série de spectacles de danse en périphérie du Festival de Nouvelle Danse; dans le cadre de cette programmation «off-festival», la chorégraphe Julie West (d'Ottawa) et le guitariste-compositeur Tim Brady (de Montréal) ont ainsi mis sur pied un langage qu'ils qualifient de *trialogue*.

«Lorsque nous avons mis sur pied les bases d'un langage entre les chorégraphies de Julie et ma musique, j'ai pensé qu'il serait encore plus intéressant d'y inclure l'improvisation à mes partitions écrites», raconte Brady. Voilà pourquoi il a invité ces très forts musiciens que sont Barre Philips et John Surman.

Malgré le caractère embryonnaire et inachevé de ce *trialogue*, j'ai été agréablement surpris par les potentialités qui se dégagent de l'oeuvre *Inventions*. L'interaction possible entre le duo d'improvisateurs de très haut calibre (John Surman et Barre Philips) et l'ensemble de cinq musiciens montrealais (Chris Best au violoncelle, Simon Stone aux saxes, etc.) ouvre la porte à quelque chose de très intéressant.

Et lorsqu'on dispose du fabuleux souffleur Surman (au baryton et au soprano pour l'occasion) et du non moins créatif Barre Philips à la contrebasse (ses coups d'archet ont été à tout le moins significatifs, ils le seront aussi à Victo jeudi prochain), il faut s'attendre à un résultat haut de gamme.

Quant à la qualité des chorégraphies de Julie West, fouillezz-moi. Je suis un profane classe D en danse actuelle... Tout ce que je peux dire, c'est que ces danses semblent des professionnelles aguerries, que le caractère très personnel de leur gestuelle les positionne quelque part dans le vaste spectre des avant-gardes...

Quoi qu'il en soit, voilà un autre signe de la période actuelle en musique: la jonction entre les «sérieuses» architectures européennes de notre siècle et les acquis afro-américains en musique improvisée engendre une idée qui fera son chemin. Et ce n'est pas par hasard qu'une oeuvre de Tim Brady figure au programme de la Société de Musi-



Tim Brady



Barre Philips



John Surman

que Contemporaine du Québec, le 9 novembre prochain. Aurions-nous vu ça il y a quelques années?

Les spasmes mathématiques d'Elliott Sharp

Vendredi prochain à Victoriaville, 11 musiciens rouleront les mécaniques en s'inspirant de concepts mathématiques et du chant de gorge Inuit!

Pour certains amateurs de forte densité sonore, le projet *Larynx* du guitariste Elliott Sharp représente un des poids lourds au Festival International de Victoriaville.

Une musique qui s'éclate sur plusieurs paliers sonores, majoritairement corrosifs. Ces bards abordent un langage *heavy duty*, créant un véritable effet de chaos sonore pour l'oreille non-avertie. Tout à fait insolite, dirions-nous. Et disponible sur disque, en importation (*Larynx*, joué par le groupe Carbon, est sur étiquette SST 194).

Mi-trentaine, ce guitariste chauve est bien connu des amateurs de la vague new-yorkaise qui déferle depuis le début de cette décennie dans le monde de la nouvelle musique improvisée. Capable de s'exécuter dans différentes sphères musicales, Sharp est impliqué dans de nombreux projets, dont les groupes The President (dirigé par le claviériste Wayne Horvitz), Scanner et Semantics, pour n'en nommer que quelques-uns.

«Le jeu de gorge inuit a été l'inspiration première de *Larynx*. À partir de cette musique qui m'a fasciné, j'ai développé des façons d'accorder les instruments, tant du point de vue de la texture que du travail rythmique. J'ai aussi travaillé sur les sons de mon propre instrument, soit une guitare-basse à double manche», raconte le musicien, rejoint au téléphone.

«Il y a toujours de la place pour l'intuitif dans mon travail, tout comme pour l'utilisation de concepts mathématiques. Je suis aussi intéressé à certaines approches visant à mettre en relief l'observation scientifique du chaos, du désordre», poursuit l'artiste, pour qui les maths deviennent une façon de structurer le langage musical. Concrètement, Sharp vise à partager

musique écrite et improvisation entre ses onze musiciens sur scène. Certains lisent des partitions écrites pendant que d'autres improvisent totalement. En fait, différents types d'interaction sont mises en oeuvre et répondent à des visions scientifiques!

À Victo, le projet *Larynx* sera joué pendant 45 minutes; onze musiciens sur scène: des percussions, des vents, des guitares, des échantillonnages synthétiques, un quatuor à cordes et autres cousins, rien de moins. Par la suite on aura droit à un quatuor à corde plus digeste, dont les architectures sont également signées Elliott Sharp.

Une musique qui inclut la tradition esquimaude du chant de gorge et des concepts organisationnels proches de la cybernétique. Sharp reprend-il platement les arides équations lancées par les avant-gardistes européens en musique contemporaine d'il y a 25 ans?

«Non, répond Sharp; je n'ai pas la même culture. J'ai grandi en jouant de la musique populaire, ça a modifié ma sensibilité. J'aime le *groove*, j'aime la vitesse et le rythme. Ça ne peut donc donner les mêmes résultats.»

Écouter le projet *Larynx*, c'est peut-être saisir le paradoxe de la cohabitation de l'ordre musical et du désordre. Mais ce n'est pas une garantie, on peut aussi avaler de travers avec *Larynx*!

EN VILLE ET AILLEURS

N'oubliez pas que le Festival International de Musique Actuelle de Victoriaville se déroule cette semaine! Un petit rappel s'impose. Jeudi soir, on lance le happening avec le projet du guitariste-compositeur et poète de science-fiction André Duchesne, soit une oeuvre écrite pour 16 musiciens répartis en quatre quatuor à cordes; vendredi, soirée *heavy duty* avec Elliott Sharp; samedi, soirée plus jazz avec Roscoe Mitchell, Cecil Taylor et les Shuffle Demons; la prestation de Jean Beaudet, Joe Mc Phee, celles du Rova Saxophone Quartet et de la musicienne Lindsay Cooper ont lieu le dimanche; le *radio art* de Negativland, le trio féminin Léandre-Nichols-Schewitzer, l'énigmatique duo Bittova-Fajt (à surveiller) et l'annuel



Elliott Sharp

Fred Frith figurent au programme de lundi. Evidemment, j'en passe. Pour plus d'info: (819) 752-7912.

Yannick Rieu est au 2080 la fin de semaine prochaine. Il semble que notre as du ténor enregistrera prochainement avec le célèbre pianiste Paul Bley!

Le Heart Ensemble du batteur Guy Thouin (ex-Jazz Libre du Québec) occupe la scène du Café Central les 5, 5 et 7 octobre prochains.

Le bluesman Carl Tremblay, qui a côtoyé des légendes comme John Hammond, Etta James et Joe Cocker, déplace de l'air à L'Air du Temps le week-end prochain, à compter de jeudi. Ce soir, Slim Williams termine son mandat.

Opéra Général, théâtre musical inachevé que j'ai doucement critiqué la semaine dernière, est présenté le 18 octobre prochain à la Chapelle Historique du Bon Pasteur.

Les 13 et 14 octobre, la chanteuse Rancee Lee se produit au Grand Hotel.

Le flûtiste François Senneville joue avec son trio au Café Timénés, le 14 octobre.

Le trompettiste Kevin Dean se produit avec son quartet au Puzzles, soit mercredi et vendredi.

Vol d'un Renoir à Zurich

Agence France-Presse
ZURICH

Un tableau du peintre français Auguste Renoir, estimé à \$330 000 (US), a été dérobé, ven-

dredi, dans une galerie d'art de Zurich. Le tableau, un huile intitulée *Près d'Antibes* et datant des environs de 1900, a été dérobé en fin d'après-midi, alors que le galeriste parlait dans son bureau avec un client.

EN COLLABORATION AVEC
AIR CANADA

MOI J'ÉPELLE

avec
Larousse

à Montréal-Express
Radio-Canada
CBF 690

DU LUNDI AU VENDREDI 17 H 05

GAGNANTS DE LA SEMAINE DERNIÈRE

Émeline Thermidor École secondaire Roberval Montréal	Éric Robibaro École secondaire Pierre Dupuis Montréal	Ester Hilaire École secondaire Royal George Greenfield Park
---	--	--

La Presse **okjes** **okjes** **okjes**

CE SOIR 20 h 30 ET DE MERCREDI À DIMANCHE

Chartebois relève le défi M. Guilbert, Journal de Montréal

100% Charlebois

Soyez de la fête

au Club Soda du 26 Sept. au 8 Oct.

Commandes téléphoniques 288-2525

5240 avenue du Parc Inf. 270-7848
Billets au Club Soda et Ticketron

Votre soirée de télévision

La Presse

CHOIX D'ÉMISSIONS
par Louise Cousineau

19:30 **10** — Rira bien... Les rires en canne sont fatigants, mais cette revue de la semaine est parfois bien drôle.

17 — «Good Morning Babilonia» Un beau film, et parfois drôle, ce qui n'est pas la coutume des frères Taviani, sur les débuts de Hollywood. Et aussi sur l'amour filial, l'amour de deux frères et l'amour du cinéma.

20:00 **2** **9** **10** — Le marchand de jouets Gilbert Sicotte rencontre Marie Tifo et son fils à bord du train pour Toronto. Une petite histoire de séduction fort bien tournée.

22:00 **10** — Sept Jours Pierre Nadeau revient.

HORAIRE RÉVISÉ

10:30 TSN — St. Mellion Golf Challenge.
15:00 **2** **3** **5** — Movie: *Old Yeller* (Walt Disney)
01:30 **13** **13** — Late Night Movie: *Alfie*.

	18 h 00	18 h 30	19 h 00	19 h 30	20 h 00	20 h 30	21 h 00	21 h 30	22 h 00	22 h 30	23 h 00	23 h 30
2	Découverte (18h05)	Faut voir ça	Star d'un soir		Les Beaux Dimanches: Le marchand de jouets		Les Ballets Jazz de Montréal (20h55)		Le Téléjournal	Scully rencontre (22h20)	Sports	Paris, Texas (23h15)
3	NFL Football: Dallas vs New-York	60 Minutes		Murder, She Wrote		Night Walk				News/Missing...		Magnum... (23h45)
5	Facts of Life	Nightly News	World of Disney	Sister Kate	My Two Dads	Movie: Sweet bird of Youth				Benny Hill Show	Sports Machine	
6	World of Disney		CBC Family Hour		Movie: Outrageous Fortune			Sunday Report	Venture (22h28)	NewsWatch (22h53)	Streets San Francisco	
7	Jeunesse d'hier...	Avis de recherche. Inv.: Roland Leclerc	Rira bien...		Il y a toujours un truc			7 jours (début)		Nouvelles TVA / Sports	Bon Dimanche	
8	Jeunesse d'hier...	Avis de recherche. Inv.: Roland Leclerc	Rira bien...		Il y a toujours un truc			7 jours (début)		Nouvelles TVA / Sports	Bon Dimanche	
9	Newsline	Homegrown Cafe	Free Spirit	W5		Movie: "Indiana Jones and the Temple of Doom"					CTV Weekend News	
10	TV 8 News	ABC News	Life Goes On	Free Spirit	Homeroom	Movie: "Indiana Jones and The Temple of Doom"					TV 8 News / ABC News	
11	Découverte (18h05)	Faut voir ça	Star d'un soir		Les Beaux Dimanches: Le Marchand de jouets			Le Téléjournal	Scully rencontre (22h20)	Sports	Paris, Texas	
12	Ici Montréal	Arabesque	Rira bien...		Il y a toujours un truc			7 jours (début)		Nouvelles TVA / Sports	Bon Dimanche	
13	Pulse	Travel, Travel!	Sister Kate	Free Spirit	W5	Movie: "Indiana Jones and the Temple of Doom"					CTV Weekend News	
14	Découverte (18h05)	Faut voir ça	Star d'un soir		Les Beaux Dimanches: Le marchand de jouets		Les Ballets Jazz de Montréal (20h55)		Le Téléjournal	Scully rencontre (22h20)	Sports	Paris, Texas
15	Passé-Parlout	À plein temps	Degrassi	Ciné-cinéma: "Good Morning Babilonia"		Le Clap	Lumières	L'Indice plus				
16	ABC News	Wheel of Fortune	Life Goes On	Free Spirit	Homeroom	Movie: "Indiana Jones and the Temple of Doom"					ABC News/Worlds	
17	Passé-Parlout	Charlie Brown	Degrassi	Dernière Frontière	Topaze				Au Cours du Racisme (22h20)			
18	All Creatures Great and Small	Wild America	Naturescane	The Infinite Voyage: Living with Disaster	M. Theatre: David Copperfield (4e de 5).		Smithsonian World		Inspector Morse: Nicholas Quinn			
19	Les Caméras de Louise: Mario Pelchat	Caméra 89		Spécial Dimanche: "Surprise sur prise"	Spécial Dimanche: Services Secrets.		Le Choc des idées	Dem. Édition (22h58)	Sports Plus (23h04)	Ménick reçoit (23h35)		
20	Soapbox	Ramona	Wonderworks	All Creatures Great and Small	M. Theatre: David Copperfield (4e de 5).		Inspector Morse: Nicholas Quinn		Down the Shore			
21	École des fans (17h30)	Le Divan (18h15)	Le Journal TF1	Chère TV5, C'est à ...	Apostrophes: Changer le monde	Gros Méchant Show (21h15)	Paris Saint-Lazare (1re de 6) (22h15)		Territoires (23h15)	Journal TF1 (23h55)		
22	Musique Vidéo		Transit	Musique Vidéo	Musique Vidéo	Musique Vidéo						
23	Russkies (18h45)	Moving		Crocodile Dundee II			Broadcast News					
24	Blue Bonnets	Sports 30	Tir aux poignets	Ligue canadienne de soccer		Conférence de presse	Festival westem de Saint-Tite		Sports 30	Blue Bonnets		
25	La Granouille et la Balaine			Tucker: Un homme et son rêve/Scoop							Chocolat (23h45)	

● Changement de demi-heure.

Nouvelle danse/ Ultima Vez: de chocs et d'énergie

PASCALLE BRÉNIEL

Wim Vandekeybus est fasciné par l'énergie. Aux commandes de la jeune compagnie Ultima Vez, dont la pièce, *Les porteuses de mauvaises nouvelles*, clôture ce soir le Festival international de nouvelle danse, le chorégraphe flamand est d'abord passé par la photographie et le théâtre expérimental avant de se convertir à la danse.

«What the Body Does Not Remember», sa première chorégraphie — il parle également d'action dansée — faisait appel à un langage «très brut, très pur». Agé d'à peine 26 ans, Vandekeybus évite volontairement les références historiques, préférant associer l'intensité physique de ses pièces à des expériences passées qui n'ont rien à voir avec les arts de scène.

«Je ne crois pas que ma source d'inspiration la plus profonde vienne de la danse ou du théâtre. Pas du tout. J'ai fait, par exemple, énormément d'équitation, passant huit heures par jour sur le dos d'un cheval, pendant quatre ans. L'énergie, le contact avec l'animal est probablement une chose très importante pour moi, même si ça peut sembler une peu difficile à expliquer.»

La danse du chorégraphe ne s'encombre d'aucune forme de narration. Le lien entre le titre (*Les porteuses de mauvaises nouvelles*) et le bas-relief égyptien du même nom n'est que très accessoire.

«J'ai une explication très personnelle là-dessus, poursuit le

chorégraphe. Je crois que celui qui porte une nouvelle, bonne ou mauvaise, porte aussi une charge émotionnelle souvent plus grande que celui ou celle à qui s'adresse le message. Quand on est sur scène, l'interaction des acteurs est quelque chose de très intense aussi. Comme si on sentait l'imminence d'un accident.»

Certains critiques ont écrit que chez lui, la forme dictait le contenu. L'affirmation le fait sourire.

«On a dit ça de mon travail, c'est vrai. Il y a des gens qui trouvent que c'est très agressif, d'autres qui s'exclament: «Wow! c'est tendre» ou «C'est érotique». J'essaie de stimuler les gens. Nous sommes stressés, mais parallèlement, nous sommes constamment à la recherche d'émotions intenses, émotions que nous ne ressentirons peut-être qu'une ou deux fois par semaine.»

«Au théâtre, si on assiste à une pièce qui est le résultat de six mois de travail, mené par une dizaine de personnes, c'est comme vivre soixante mois concentrés en une heure.»

Vandekeybus introduit dans ses pièces des règles du jeu, confronte aussi le corps à des matériaux comme la pierre, le bois, les vêtements glacés. Parallèlement, la musique de Thierry de Mey, percussionniste et compositeur du groupe Maximalist, n'utilise aucun son synthétique, leur préférant ceux que génère le bois, la pierre, le métal.

Pour *Les porteuses*, le plancher est recouvert de palettes de bois semblables à celles qui servent au transport des marchandises, dans



Une scène des «Porteuses de mauvaises nouvelles», du Belge Wim Vandekeybus.

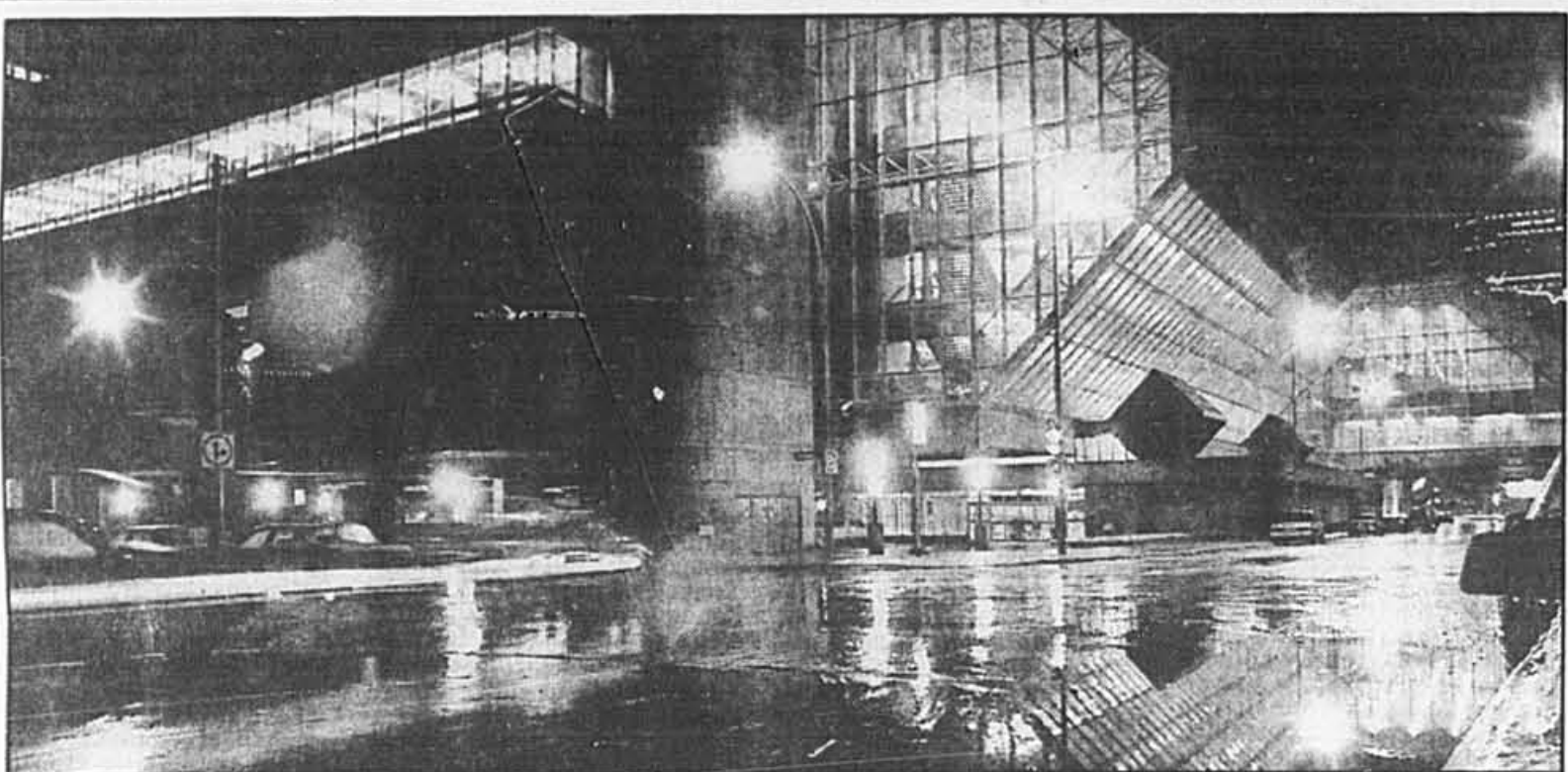
les entrepôts. Au cours du spectacle, elles seront déplacées, empliées. «C'est comme si on renver-

sait l'espace. Je m'intéressait déjà à la chose quand je photographiais des images dans l'eau. Au

départ c'est le sol qui est en bois, puis à la fin, c'est le mur. J'étais captivé par l'idée de prendre un

arbre, de le transformer en planches, pour ensuite le reconstituer à nouveau.»

Les appareils photo



Une belle averse, une structure intrigante et un trépied: les trois ingrédients d'une photo réussie. Fujicolor 100 ISO, environ dix secondes à F/16.

MAILLOUX, La Presse

La noirceur vient d'avance? Tant mieux!

ROBERT MAILLOUX
collaboration spéciale

La nuit, tous les chats sont peut-être gris, mais les villes, elles, prennent les couleurs de l'arc-en-ciel. L'obscurité, trouée en mille endroits par des néons aux teintes surréalistes, a le don de transfigurer des endroits habituellement sinistres le jour en lieux de prédilection pour photographes couche-tard. Avez-vous circulé sur Times Square en plein jour? Si oui, vous n'en avez probablement pas fait une photo. Mais si vous y êtes retourné à la tombée de la nuit, gageons que vous ne savez plus où donner de l'objectif.

Même si vous n'avez pas la chance (?) de vivre à New-York, vous aurez parfois le goût de photographier dans l'obscurité toute relative de votre patelin. Ou peut-être un voyage vous fera-t-il découvrir un site que la nuit rend particulièrement enchanteur. Ne dites plus que vous ne pouvez opérer dans ces conditions de lumière faible, car un minimum d'équipement vous permettra de réaliser des scènes de nuit fort intéressantes.

Cet équipement est le même que pour la photographie de feu d'artifice: un appareil-photo muni de la vitesse B ou T, un trépied et un déclencheur souple. Pour ce qui est de la pellicu-

le, vous pourrez utiliser un film négatif-couleur ou à diapositives, même s'il est aussi lent que 25 ISO. En effet, en photographie de nuit, on ne cherche pas vraiment à figer le mouvement, mais plutôt à en saisir le déroulement. Alors, paradoxalement, une émulsion qui requiert de longues expositions constituera souvent le meilleur choix.

Si vous utilisez un film à diapositives, vous ferez face au dilemme classique: choisissez-vous une émulsion balancée pour la lumière du jour ou une autre conçue pour l'éclairage artificiel? Théoriquement, la dernière donne des résultats plus près de la réalité, car elle est balancée pour cette température de couleur. Dans les faits, l'éclairage des villes a considérablement changé ces dernières années. Lampes au mercure, lampes au sodium, tubes fluorescents d'une infinie variété et ampoules incandescentes forment un joyeux mélange qu'aucun film-couleur ne pourra enregistrer fidèlement en même temps. Vos goûts personnels en ce qui a trait à la couleur devront alors guider votre choix. Si vous préférez généralement les teintes froides, optez pour une émulsion type éclairage artificiel. Si au contraire vous aimez la chaleur des ors et des oranges, allez-y franchement avec un film lumière du jour. De toute façon, la couleur sera faussée, et souvent pour le mieux!

Deux heures avant le coucher de soleil, vous pourriez exécuter une danse de la pluie. En effet,

les meilleures conditions pour faire des photos nocturnes se présentent après le passage d'une bonne averse. Celle-ci transforme les rues et les trottoirs en autant de grands miroirs déformants où les couleurs viennent s'étirer et se mélanger sur le pavé. On a souvent vu des équipes de tournage recourir à du matériel d'entretien des rues pour arroser la chaussée avant de filmer des scènes de nuit. Vos moyens vraisemblablement plus limités vous laisseront à la merci de la météo, à moins, justement, que vous ne sautiez sur l'occasion dès qu'elle se présentera.

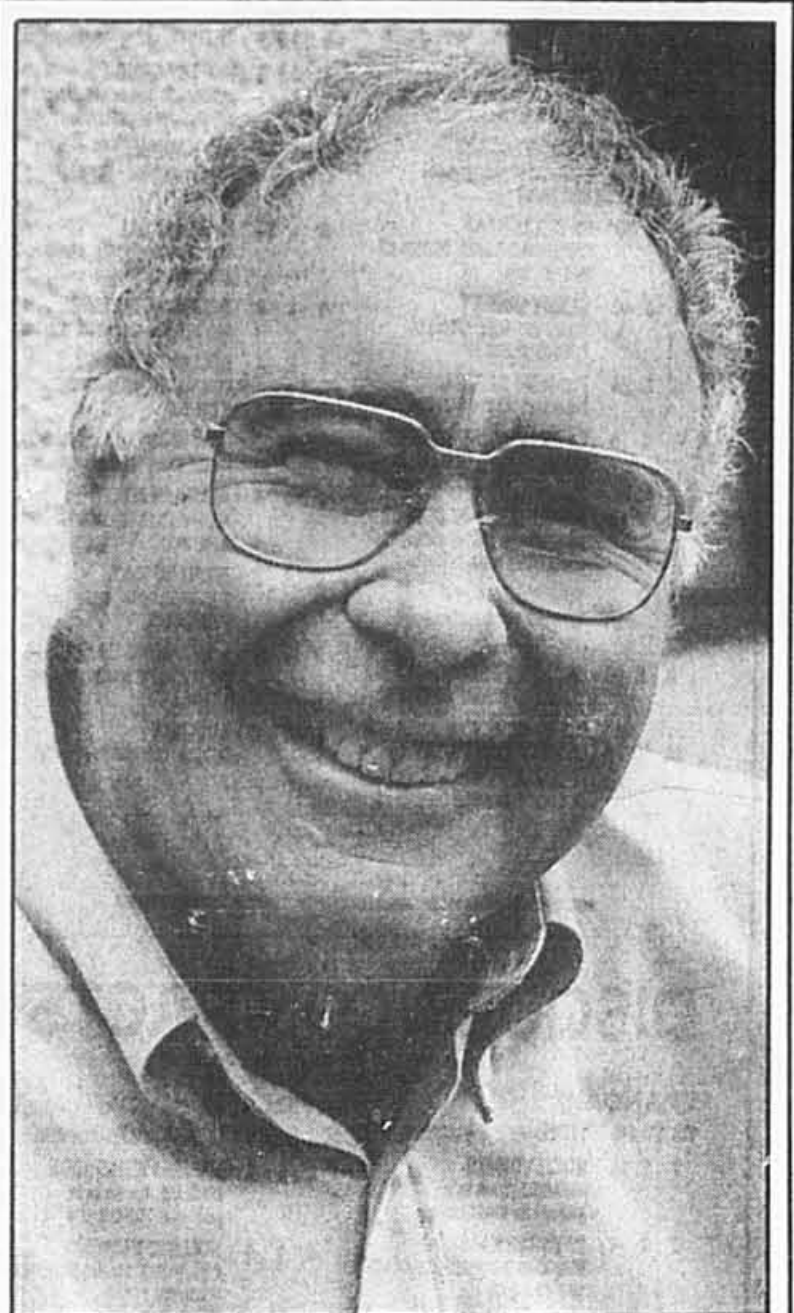
Utilisez votre trépied le plus souvent possible. En effet, les vitesses d'obturation requises seront très longues. Bien sûr, à l'occasion, vous pourrez installer votre appareil sur le toit d'une voiture, mais certains propriétaires de BMW n'apprécieront pas! Un trépied vous fournira autonomie et mobilité: en effet, si vous comptez uniquement sur des appuis improvisés, il n'est pas dit que vous profiterez de l'angle le plus intéressant pour cadrer votre sujet. Un trépied vous permettra de vous déplacer à la recherche du point de vue idéal, où qu'il soit, tout en neutralisant efficacement les vibrations de l'objectif.

Si votre appareil-photo est muni d'un déclencheur à retardement, n'hésitez pas à l'employer à tout coup. Car, même quand on utilise un déclencheur souple, les premières fractions de seconde de l'exposition peu-

vent être affectées par des vibrations indues qui suffisent à gâcher la meilleure photo. Armez le mécanisme du retardateur avant d'appuyer sur le déclencheur: votre obturateur s'ouvrira seulement après les dix secondes réglementaires, bien après que votre appareil se sera stabilisé.

Et de grâce, laissez votre obturateur ouvert longtemps! Trente secondes, une minute, voilà des durées qui laisseront les sujets en mouvements comme les voitures, par exemple, dessiner des méandres colorés dans dans la partie inférieure de votre photo. Les passants qui d'aventure traverseront la zone photographiée, prendront parfois l'apparence de spectres. Et si vous cadrez des nuages, le trajet qu'ils effectueront pendant l'exposition leur donnera un tout autre aspect sur la photo finale: un peu comme de l'ouate qui s'effiloche sur le noir du ciel.

La grande question: quelle ouverture utiliser? En effet, à moins que vous ne possédiez un posemètre particulièrement perfectionné, vous ne pourrez pas déterminer l'ouverture à utiliser par une lecture classique. Parfois même, la pénombre vous empêchera de voir les indications dans le viseur. Consultez le tableau ci-contre: il constitue un excellent point de départ. Dans les cas douteux, pensez à faire deux poses supplémentaires en doublant et en coupant de moitié l'exposition que je vous suggère.



Jean-Marc Chaput

PHOTO RENE PICARD, La Presse

Jean-Marc Chaput: la conférence-spectacle

DENIS LAVOIE

Drôle de conférencier que Jean-Marc Chaput, qui entend nous faire rire et réfléchir, nous parler d'argent et d'amour, parler de choses sérieuses sur le ton de l'humour.

De retour à la Place des Arts pour une série de conférences au titre choc: *Aide les autres... et le Ciel t'aidera*, ce spécialiste des relations humaines, conseiller en gestion, professeur aux Hautes Études Commerciales et étudiant à Harvard, est avant tout un fin conteur, et à sa manière un amuseur public.

En tout cas, c'est comme ça qu'il faut le prendre quand il s'adresse aux chroniqueurs des variétés pour «vendre» un spectacle qui n'en est pas vraiment un.

«Il y a de l'humour, des exemples drôles, des farces dans mon discours, qui n'est pas un texte de Molière, appris d'avance. Ce n'est donc jamais tout à fait la même chose d'un soir à l'autre. J'improvise, et me sers parfois de questions d'actualité.»

Ce qui est bien certain c'est qu'on ne s'ennuie pas en compagnie de Jean-Marc Chaput, un tantinet jovialiste et motivateur-optimiste. Vendeur? C'est un sujet qu'il privilégie, car il fait surtout carrière comme conférencier dans le monde des affaires, ayant rejoint quantité d'employés d'entreprises.

Critique, par le détour de

l'humour, ce «conférencier irrationnel et marginal» se plaît à parler d'amour et de sentiments aux gens d'affaires, toute relation, ouvrier-patron comme client-vendeur ayant à ses yeux une connotation affective. «Nul ne peut vendre sans amour, sans un sentiment de confiance à l'égard de l'être humain», soutient le conférencier à ceux qui vivent dans la jungle de cette société de consommation.

«Je veux aussi parler aussi aux pères et aux mères, car ils ont un rôle à jouer dans la vie», affirme Chaput. C'est un peu pour ça qu'il revient à la Place des Arts après cinq ans d'absence sur la scène publique. C'est pour répondre à la demande de son public (il donne près de 200 conférences par an en circuit fermé à l'intérieur d'entreprises), ceux auxquels il s'est déjà adressé voulant que parents et amis aillent dans le noir.

Jean-Marc Chaput a donc son public et contrairement aux spectacles qu'on a l'habitude de voir à la Place des Arts, alors que la salle est dans le noir, «80 pour cent de l'éclairage sera dans la salle. C'est que les gens parlent des yeux et je veux voir s'ils disent oui ou non. Je ne peux pas parler dans le noir.»

TABLEAU D'EXPOSITION: SCÈNES DE NUIT

Scène à photographier	25 ISO	64 ISO	100 ISO	200 ISO	400 ISO
Affiches au néon	1/2 s. F/8	1/2 s. F/11	1/4 s. F/11	1/8 s. F/11	1/15 s. F/11
Vitrines de magasins	1 s. F/8	1 s. F/11	1/2 s. F/11	1/4 s. F/11	1/8 s. F/11
Rue très éclairée	4 s. F/11	4 s. F/16	2 s. F/16	1 s. F/11	1/2 s. F/16
Circulation automobile (utiliser de longues expositions)	8 s. F/16	4 s. F/16	4 s. F/22	2 s. F/22	1 s. F/22
Arbres de Noël à l'extérieur	8 s. F/8	8 s. F/11	4 s. F/11	2 s. F/11	1 s. F/11
Rue moyennement éclairée	30 s. F/11	15 s. F/11	15 s. F/16	8 s. F/16	4 s. F/16
Vue générale de buildings	30 s. F/4	30 s. F/5.6	30 s. F/8	30 s. F/11	15 s. F/11
Rue sombre	30 s. F/2.8	30 s. F/4	30 s. F/5.6	30 s. F/8	15 s. F/8

«Un simple soldat» rajeuni, témoin de notre évolution

JEAN BEAUNOYER

■ J'ai vu, il y a 20 ans, Gilles Pelletier jouer Joseph Latour dans *Un simple soldat* de Marcel Dubé, à la salle du Gesù pour la Nouvelle Compagnie Théâtrale. Je n'ai pas oublié l'émotion que j'ai ressentie, puisqu'il s'agissait de la première pièce québécoise à laquelle j'assistais. Je ne me souviens pas d'avoir ri une seule fois pendant la représentation, mais curieusement, 20 ans plus tard, je me suis bidonné les trois-quarts du temps en écoutant Armand raconter ses ventes d'assurance, en écoutant cette pauvre Bertha aussi grosse que naïve faire la morale à ses filles, ignorant que l'une d'elle ne fait rien d'autre que le trottoir, en écoutant... tant de misères inutiles.

Le metteur en scène René Richard Cyr a réussi un véritable tour de force en mêlant aussi finement le rire et la tragédie. Parce que *Un simple soldat* c'est une tragédie où le héros ne s'accomplira que dans la mort. Et c'est justement parce qu'il y a tragédie qu'il y a rire. D'autant plus qu'il s'agit de nous en tant que peuple. Un discours de Duplessis c'est drôle parce qu'on veut oublier, mais c'est tragique parce qu'il a plongé tous les créateurs du Québec dans la plus grande noirceur. *Un simple soldat*, c'est la pièce des années 50, à la fin du régime de Duplessis et tous les artistes ne parlaient que d'un ailleurs. Cet «ailleurs» a été le thème de l'œuvre de Dubé. Et Joseph Latour a choisi l'«ailleurs» en Corée où il devait perdre la vie.

À 30 ans, René Richard Cyr a tout compris. Il a épuré l'œuvre. Il a su rafraîchir cette pièce aussi bien et peut-être encore mieux qu'il ne l'avait fait avec *Bonjour là! bonjour* de Michel Tremblay. Il a su lui donner un rythme nou-

veau, une distance nouvelle en «arrondissant» certains personnages, en leur donnant de nouvelles couleurs et en choisissant merveilleusement bien ses interprètes.

D'abord Gildor Roy qui a su se démarquer de l'interprétation de Gilles Pelletier sans jamais lui porter ombrage. Il n'a pas voulu de comparaison et il n'en aura pas. Son personnage est plus léger, plus souple, plus vicieux et parfois plus souriant. Pelletier misait davantage sur l'autorité, le muscle, la force brute et son jeu s'inscrivait à l'intérieur d'une mise en scène plus lourde, plus musclée, comme taillée au couteau.

Louise Latraverse interprète l'un de ses meilleurs rôles depuis quelques années et sa transformation physique ainsi que le vieillissement de sa voix nous donnent un personnage remarquable. J'ai retenu également l'extraordinaire performance de Patrice Coquereau dans le rôle d'Armand et la fraîcheur de Suzanne Lemoine dans celui de Fleurette.

Et que dire de Jean Lajeunesse? Tout simplement qu'il a eu tort de se retirer de la scène pendant huit ans. C'est un grand comédien que certains découvriront peut-être sur le tard. La chaleur des réflecteurs vaut bien le soleil de la Floride et des applaudissements comme il en a reçus le soir de la première valent mieux que tous les pays du sud.

Finalement, le nouveau *Simple soldat* merveilleusement corrigé par René Richard Cyr est une pièce à voir. Et je vous souhaite de l'avoir vue il y a 15 ans (à la télévision) ou 20 ans (au théâtre) parce que c'est l'une des rares occasions qu'on peut avoir de mesurer l'évolution d'un peuple.

UN SIMPLE SOLDAT de Marcel Dubé, mis en



Gildor Roy et Jean Lajeunesse dans «Un simple soldat» de Marcel Dubé au TPQ.

scène de René Richard Cyr, décor de Martin Ferland, costumes de François Saint-Aubin avec Louise Latraverse, Jean Lajeunesse, Gil-

dor Roy, Patrice Coquereau, Suzanne Lemoine, Anne-Marie Desbiens, Jean-François Boudreau, Marjolaine Lemieux, Pierre Rochette

Lefebvre, André Robitaille, Dominique Quenneville et Jean-François Casabonne. Une production du Théâtre Populaire du Québec présentée à la Maison de la culture Parc Frontenac jusqu'au 7 octobre, avant d'entreprendre une tournée dans les principales villes du Québec.



Ismael Ivo: «Delirium of a childhood»

L'étonnante transmigration d'Ismael Ivo

GILLES G. LAMONTAGNE
collaboration spéciale

■ En sortant d'Espace libre, où le spectacle *Delirium of a Childhood* s'inscrivait dans la série «Théâtre d'Ailleurs», j'avais la nette impression de m'être trompé de festival. Au lieu de celui de la Nouvelle danse, comment se fait-il que Ismael Ivo, chorégraphe et danseur d'origine afro-brésilienne, se soit retrouvé au milieu d'un événement conçu en fonction d'une ouverture aux troupes de théâtre étrangères?

L'année dernière, Espace libre a inauguré la série «Théâtre d'Ailleurs» avec trois compagnies qui successivement nous ont fait découvrir un théâtre «différent», en concordance avec l'esprit du lieu. Needcompany de la Belgique, Tenkei Gekijo du Japon, et Open Stage Obala de la Yougoslavie, qu'elles aient séduit, provoqué, enthousiasmé et déçu, ont eu chacune le mérite de représenter un théâtre étranger à laquelle le public montréalais n'a à peu près jamais accès en dehors du Festival de théâtre des Amériques, une fois tous les deux ans.

Cette année, c'est à n'y rien comprendre. Avec *En attendant Mieu*, des Français de la compagnie ALIS, on avait l'impression d'assister à une performance visuelle en retard de 10 ans sur les

nouvelles tendances de l'avant-garde. Comment expliquer que ce spectacle ait été préféré à *Some Golden States*, de l'Américain Tim Miller, qui n'a pas trouvé preneur auprès des organisateurs de l'événement? Tim Miller, qui a fait les beaux jours du P.S. 122 à New York avant de poursuivre son travail à Los Angeles, compte pourtant parmi les artistes reconnus internationalement qui illustrent le mieux les formes du renouveau théâtral constant que l'on est en droit d'attendre de la série «Théâtre d'Ailleurs».

Cela dit, le spectacle de Ismael Ivo, bien que trop court (à peine une heure) n'en était pas moins d'un intérêt certain pour tous ceux que la danse passionne. Il se dégage de lui une fascination semblable à celle qu'exerce le japonais Min Tanaka, pour qui la danse relève d'une totale prise de possession du corps par l'esprit, et

nous fait voir le danseur évoluer comme dans un profond état de transe.

Ismael Ivo transmigre sous nos yeux. Il porte en lui les visions d'un enfant noir au milieu d'un vaste espace d'un blanc virginal. Passant du pôle masculin au pôle féminin, son corps, d'une incroyable flexibilité, est recouvert d'un enduit bleu, préfigurant un étrange spécimen humain, toutes races confondues. L'effet premier est saisissant.

La gestuelle est d'abord aérienne, incantatoire, les yeux clos, la respiration imperceptible. Puis graduellement, l'enfance se soulève au contact de la vie terrestre. Les mouvements deviennent plus saccadés, et la douce musique de Gustav Mahler est remplacée par le martèlement des rythmes tribaux africains. La beauté originelle se déconstruit, jusqu'au point où le danseur, voisin du pri-

mate émettant des sons gutturaux, vient se mêler au public qui visiblement, reste perplexe jusqu'à la fin.

De toute évidence, ce premier volet cet automne de «Théâtre d'Ailleurs» a été mal préparé. Le fait, entre autres, que l'on retrouvait accolé à *Delirium of a Childhood* un extrait de la presse européenne disant «Il est souhaitable de ne pas manquer ce superbe spectacle», alors que cette phrase en réalité est tirée d'une critique sur un autre spectacle *Phoenix* de Ismael Ivo, cela en dit long aussi. Il faut souhaiter que le second volet, prévu pour le printemps prochain, nous fasse oublier les erreurs de celui-ci.

Delirium of a Childhood. Chorégraphie et interprétation: Ismael Ivo. Eclairage: Lothar Baumgardner. Bande sonore et conception technique: Manfred Walther. Costumes: Waltraud Jonda. Direction de production: Karl Regensburger. Assistance à la production: André Valentin. À l'Espace libre.

Quatre articles à lire dans *Aria*

CLAUDE GINGRAS

■ Le dernier numéro du magazine *Aria* (automne 1989) contient au moins quatre articles particulièrement intéressants. Gilles Poirier, producteur de disques (il dirige la Société Nouvelle d'Enregistrement - SNE), fait maintes révélations sur l'industrie où il oeuvre. Bernard Uzan raconte comment il a été engagé à l'Opéra de Montréal et fait part de ses nombreux projets. Alfredo Silipigni se révèle une personnalité plus intéressante que ne le laisse croire son travail dans la fosse d'orchestre. Enfin, Jean Marcel signe une synthèse des quatre exposés qu'il donnait en avril dernier lors des radiodiffusions de la *Tétralogie* du Metropolitan.

■ Robert Satanowski, qui avait quitté inopinément les répétitions de *Fidelio*, de Beethoven, en novembre dernier, à l'Opéra de Montréal, vient de diriger *Pikovaya Dama* («La Dame de pique»), de Tchaïkovsky, à Paris, au Palais des Congrès. Cette production de l'Opéra de Varsovie mettait en vedette Régine Crespin en Comtesse. Alexander Sander, qui avait récupéré le *Fidelio* du chef polonais, dirigera *Der Rosenkavalier*, de Richard Strauss, à l'Opéra de Montréal la saison prochaine.

■ En plus de plusieurs engagements prochains à travers l'Amérique, Maureen Forrester fera ses débuts à La Scala de Milan au printemps dans ce même rôle de la Comtesse de Tchaïkovsky, qu'elle avait d'ailleurs chanté à Ottawa il y a quelques années.

Benoit Boutet chantera deux fois cette saison à Vancouver: dans *The Rake's Progress*, de Stravinsky, et *La Veuve joyeuse*, de Lehár. «To be sung in English with English translations», précise la publicité. Les surtitres anglais y sont en effet aussi nécessaires que les surtitres français à Montréal pour *Dialogues des Carmélites* ou *Faust*.

■ L'Opéra de Milwaukee annonce pour janvier un «théâtre musical» constitué de *La Dame aux camélias* et de la musique de l'opéra de Verdi, *La Traviata*, inspiré par la pièce d'Alexandre Dumas fils.

■ Charles Dutoit dirigera deux opéras cette saison au Metropolitan: *Samson et Dalila* et *Faust*. Le

Saint-Saens est une reprise, avec Plácido Domingo et Shirley Verrett. Le *Faust* est une nouvelle production, avec Neil Shicoff, Carol Vaness et James Morris. Les deux opéras feront l'objet d'une radiodiffusion du samedi après-midi: *Samson et Dalila* le 17 février, *Faust* le 3 mars.

■ Un opéra sur la maladie d'Alzheimer sera créé à Portland, Oregon, le 27 avril. Le titre: *Lucy's Lapses*. Le compositeur: Christopher Drobny.

■ Le réseau PBS diffusera les 18, 19, 20 et 21 juin 1990 les quatre opéras de la *Tétralogie* de Wagner dans la nouvelle production du Metropolitan.

Physionomie / physiognomonie
Oeuvres récentes des artistes de notoriété internationale

LYONEL LAURENCEAU, peintre
et
RICHARD VIAU, sculpteur

du 29 septembre au 22 octobre

Entrée libre

SALLE ALFRED-PELLAN

MAISON
DES ARTS
DE LAVAL



1395, boul. de la Concorde ouest
Laval
662-4442

ckoi 97fm
La Sonde Montréal

La Presse

VOUS INVITENT À ASSISTER AU SPECTACLE

ROLLING STONES

À NEW-YORK

26 OCTOBRE

LE PRIX COMPREND :

- Transport aller-retour pour deux personnes en avion.
- Hébergement pour deux personnes à l'hôtel Crown Plaza.
- 2 billets de spectacle.

Pour participer :

- Écoutez, chaque matin entre 6h et 9h, l'émission RÉVEIL-MATIN pour connaître la chanson indice du jour.
- Écoutez Catherine Vachon entre 15h et 18h pour les tirages.
- La valeur des prix offerts est de 1000\$.

TIRAGE DU GRAND PRIX SUR LES ONDES DE CKOI-FM :

Le 18 octobre entre 20h et 21h à l'émission ROCK EN SPECTACLE, spécial Rolling Stones, animé par Denis Grondin.

Découpez ce coupon de participation et retournez-le à :

CONCOURS LES STONES À NEW-YORK

CKOI-FM

C.P. 97, succursale D, Montréal, Québec, H3K 3B9

NOM _____ ÂGE (18 ans et plus) _____
ADRESSE _____ APP. _____
VILLE _____ CODE POSTAL _____
TEL. RÉS. _____ BUR. _____

Coupons publiés les vendredis, samedis, et dimanches jusqu'au 15 octobre. Règlements disponibles à La Presse et à CKOI-FM.

CAMILLIEN HOUDE, 100 ANS!

Le plus célèbre des maires de Montréal est mort avec le sentiment que «son peuple» l'avait oublié

Maire de Montréal pendant 18 ans, Camillien Houde, retraité depuis le 17 septembre 1954, meurt dans son lit dans la nuit du 11 septembre 1958. La veille, en soirée, au cours d'une visite régulière, sa fille Marthe le trouve exceptionnellement abattu et chagrin. A tel point qu'elle se sent obligée de lui demander: «Mais, enfin, dis-moi ce qui t'arrive, papa!» Recroquevillé, avec des sanglots dans la voix,

Camillien Houde répond: «Le peuple de Montréal m'a oublié...»

CONRAD BERNIER

Le lendemain matin, à l'annonce de sa mort, le peuple de Montréal, surtout celui des quartiers ouvriers, en a le souffle coupé. La dépouille mortelle est exposée en chapelle ardente à l'Hôtel de ville. Par dizaines de milliers, des quatre coins de Montréal, citoyens et citoyennes viennent une dernière fois saluer et remercier «Monsieur, Montréal».

Le service funèbre, en la basilique Notre-Dame, attire 100 000 personnes. Hormis celles du frère André, jamais des obsèques n'avaient, jusque-là, et n'ont, depuis, attiré à Montréal des foules aussi considérables, loyales et bouleversées. Ses obsèques prennent fin avec sa mise au tombeau au cimetière de Côte-des-Neiges. Camillien Houde, grand admirateur de l'empereur Napoléon 1^{er}, s'y était fait ériger un mausolée qui est une réplique exacte de celui de Napoléon aux Invalides.

Populiste

Dans tous les coins et recoins de la vie publique de Camillien Houde, les foules ont joué un rôle considérable. Une cartomancienne ne le lui avait d'ailleurs prédit à un moment où, après plusieurs échecs, il tentait de réorienter sa vie. En 26 ans d'activités politiques, il a, en effet, attiré des foules considérables partout où il a pris la parole soit comme candidat à la mairie de Montréal, ou comme maire, ou comme chef et candidat du Parti conservateur à la législature provinciale, ou comme candidat indépendant au fédéral, ou comme co-chef du Bloc populaire. On voulait voir Camillien Houde. Le voir de près. Voir son visage, surtout! Ce visage, que certains jugeaient carrément laid, alors que d'autres, plus nombreux et plus perspicaces, affirmaient qu'il était «sa fortune».

Mais on voulait aussi l'entendre. Et ceux qui ont vu et entendu simultanément le tribun Camillien Houde lui ont toujours reconnu, dans ces moments-là, un charme puissant et irrésistible. Des experts ont parlé à son endroit de «taumachie oratoire, avec tout ce que cela comprend de passes, de pirouettes et de pièges avant de planter les banderilles fatales sur le cou de l'adversaire». Un soir, à Rouyn-Noranda, après une assemblée politique, une belle partisane félicita Camillien Houde: «Vous avez été formidable, et que vous étiez beau!» Puis, après un moment d'hésitation, elle lui dit dans le creux de l'oreille: «Mais savez-vous que vous êtes plus beau de loin?» Et Camillien Houde de riposter, rigolant: «Vous me le dites, madame! Il y a des années que, chaque matin, en me rasant, je constate la même chose!»

Bon, sensible, intelligent, passionné

«Mon père, soutient Marthe Houde Handfield, a possiblement souffert de son visage durant sa jeunesse, mais, peu à peu, il l'a assumé, il s'en est même moqué, avant d'en faire un puissant instrument de persuasion et de charme. Cela n'a toutefois été possible que parce qu'il était un homme bon, sensible, intelligent, spontané et passionné. On parle souvent du charme du tribun redoutable et incomparable, on rappelle rarement qu'il séduisait tout autant comme causeur».

Marthe Houde ouvre un cahier de 250 pages. Là-dedans, elle a consigné des souvenirs sur ses parents, la vie de famille, la carrière politique de son père, son internement, pendant la guerre, parce qu'il s'était opposé à l'enregistrement national qu'il voyait comme une mesure de conscription, des anecdotes inédites, des images, en bref des matériaux exceptionnels pour une biographie définitive, un grand film, une série télévisée.

«Plus j'y pense, dit-elle, plus je trouve que tout cela est exceptionnellement visuel, cinématographique, cinématographiable! Par exemple: Camillien Houde vendant du charbon, de l'assurance, des biscuits, et échouant lamentablement; Camillien Houde triomphant à 39 ans du maire-idole Médéric Martin; Camillien Houde, maire de Montréal, chantant le Minuit Chrétien à Notre-Dame de Montréal ou nous mobilisant, après le souper familial, pour chanter avec lui les extraits les plus chantants des grands opéras; Camillien Houde escortant les rois et les reines, accueillant des chômeurs dans son bureau de l'hôtel de ville, arpentant le parc Viger pour saluer les clochards; Camillien Houde appréhendé



Le maire Camillien Houde et sa femme saluant la foule de Montréal en 1948.

PHOTO: THEO LA PRESSE



Le frère Marie-Victorin, protecteur du jeune Camillien Houde, qui le lui rendit bien en lui accordant plus tard le Jardin Botanique.

dans un restaurant du Vieux Montréal, menotté, interné dans un camp fédéral parmi les prisonniers de guerre italiens, allemands, japonais; Camillien Houde libéré du camp d'internement, après quatre ans, et accueilli dans sa ville par 100 000 Montréalais en délire...Oui, tout ça est beau, unique, romantique, dramatique, indestructible; ça fait irrésistiblement partie de l'histoire de Montréal et du Québec...il ne faudrait tout de même pas oublier...»

Fils de famille pauvre

Camillien Houde, fils du menuisier Azade Houde, est né le 13 août 1889. Seul survivant des 10 enfants d'une famille pauvre de Saint-Henri — aucun de ses frères

et soeurs n'a vécu au-delà de l'âge de deux ans — Camillien Houde n'a que 7 ans à la mort de son père. Le soir, après l'école, il travaille chez un boucher pour faire vivre sa mère. Il a 16 ans lorsqu'il termine son cours commercial au collège de Longueuil.

C'est là, d'ailleurs, qu'il a fait la connaissance du Frère Marie-Victorin, qui devient son protecteur, lui déniche un premier emploi comme caissier dans une banque. Ils seront amis pour la vie. Devenu maire de Montréal, Camillien Houde se souviendra et appuiera inconditionnellement le projet de Jardin botanique du Frère Marie-Victorin. Le 26 avril 1941, le prisonnier Camillien Houde reçoit une lettre de son ami Marie-Victorin. Celui-ci est en repos à Cuba.

Marie-Victorin lui écrit: «Est-il besoin de vous dire, cher ami, que je ne vous oublie pas et que je veux partager votre souffrance. Je n'ai pas le droit de vous dire quel est mon jugement: à moi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, pour moi, vous êtes toujours le Camillien de ma jeunesse, celui du collège de Longueuil et du Cercle Lasalle, le Camillien qui a aussi beaucoup fait pour doter sa ville de ce qui est aujourd'hui son orgueil: le JARDIN BOTANIQUE».

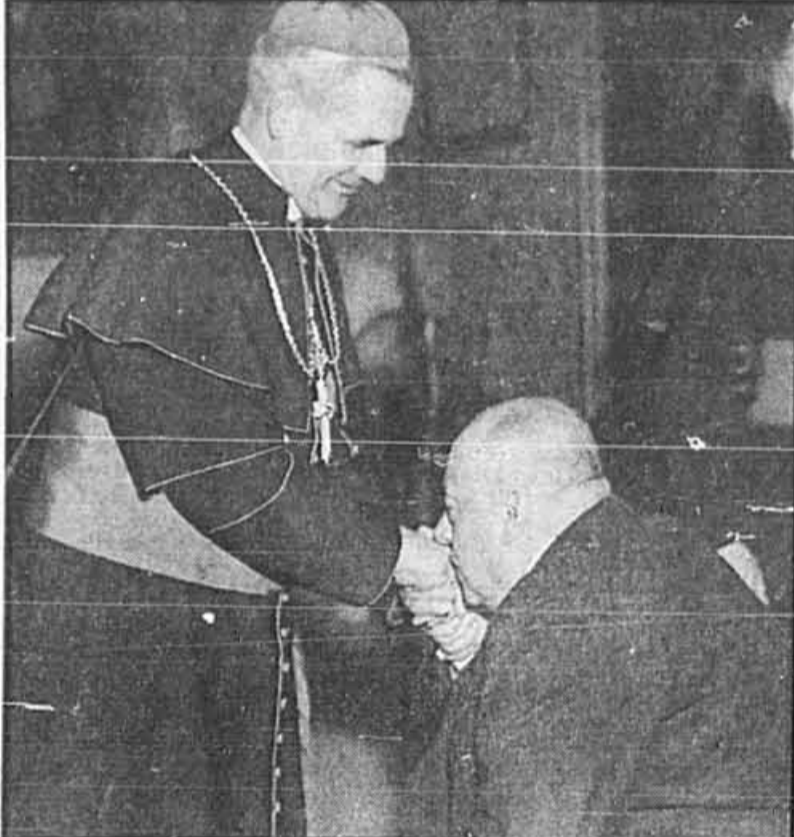
Ils ne se sont pas revus: Marie-Victorin meurt accidentellement le 15 juillet 1944, et Camillien Houde est libéré du camp d'internement le 16 août, un mois plus tard.

Étrange paire d'amis

«J'incline à penser, dit Marthe Houde Handfield, qu'il a beaucoup pleuré, sur le coup, la mort de son ami Marie-Victorin. A la vérité, une étrange paire d'amis: Marie-Victorin, aristocrate et savant, Camillien Houde, l'orphelin de Saint-Henri, bohème sentimental, vulnérable et autodidacte, l'un et l'autre devenus des immortels de l'histoire de Montréal! Et, pour l'un et l'autre, combien d'adversaires complètement oubliés, réduits à néant, aujourd'hui!» Et Marthe Houde Handfield d'ajouter: «J'ai personnellement vu mon père pleurer deux fois: lors de la mise en tutelle de

la ville de Montréal et lors de la démission de l'archevêque Joseph Charbonneau. Un éventuel biographe devra creuser ces deux chagrins...»

Camillien Houde se marie jeu-



Son Honneur le maire, comme le désignait le protocole de l'époque, offrant ses hommages à celui qui s'appelait, en 1951, Monsieur Léger.

«Je t'envoie 30 sous parce que j'ai pas plus. Mais je me charge de dire à toute la population que t'es le seul maire au monde à avoir eu le coeur assez grand et assez gros pour chausser à ses frais des enfants de chômeurs! Salut, mon Camillien, et à ton prochain triomphe!» — UN ADMIRATEUR



Marthe Houde Handfield, jetant un regard nostalgique sur une ville que ne reconnaît sans doute pas son père.

ne. Sa première femme, Mignonne Bourgie, meurt à 29 ans. Il se remarie avec Georgiana Falardeau. Celle-ci décèdera en mars 1969 à l'âge de 84 ans. Au dire de Marthe, «elle a adoré son mari et l'a admirablement servi». Celui-ci la savait intelligente, intuitive, douée d'un solide jugement, informée, vaillante, lui parlait de ses projets, de ses peurs, de ses hésitations. Pendant les quatre ans d'internement, alors que son mari n'avait droit qu'à une lettre de 31 lignes par mois, elle adressait ses lettres: CAMILLIEN HOUDE, HEROS ET PRISONNIER. Toute cette correspondance était systématiquement censurée. On retenait parfois des lettres pendant des mois avant de les lui remettre. On voulait casser Camillien, l'incassable!

Chez les conservateurs

Sa carrière politique commence en 1925 alors qu'il se porte candidat conservateur dans le comté de Sainte-Marie. Il est le favori des ouvriers, leur promet de défoncer le haut de forme du premier ministre libéral Alexandre Taschereau, promet de créer un gouvernement travailliste. Il est élu. En 1927, il est battu. Il accuse le gang du maire Médéric Martin de l'avoir fait battre. En 1928, aux élections municipales de Montréal, il se présente contre Médéric Martin et l'emporte par 22 000 voix de majorité. En 1929, il devient chef du Parti conservateur du Québec. Entre 1928 et 1954, il est défait deux fois comme candidat à la mairie de Montréal.

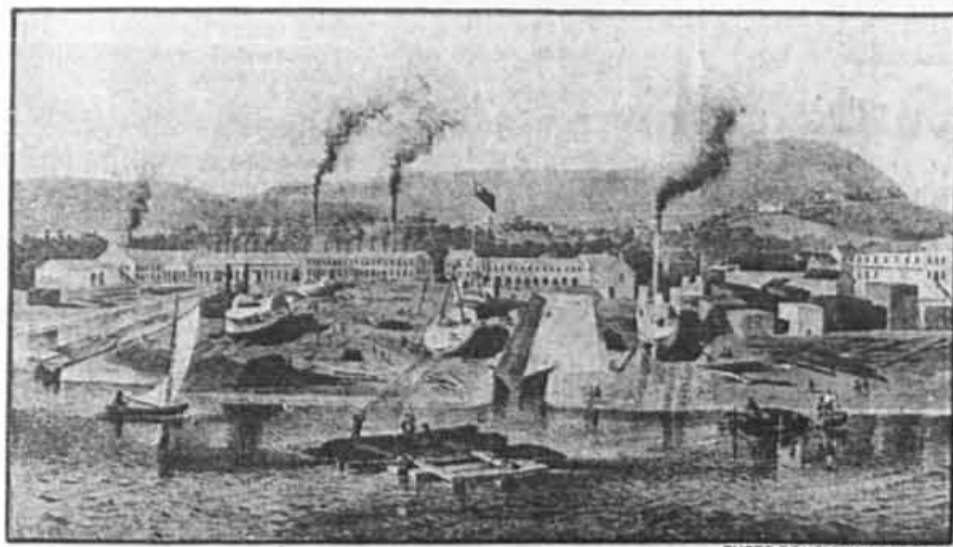
En mai 1939, comme maire de Montréal, il accueille le roi et la reine d'Angleterre. Mais la dette de la ville, cette année-là, est de 40 millions, le déficit budgétaire atteint 7 millions, les banques Royale, de Montréal et Canadienne nationale refusent d'accorder des crédits. Camillien Houde les dénonce et leur intente des poursuites judiciaires. «Les banques n'auront jamais le contrôle de la ville, déclare-t-il. Je ne laisserai pas le peuple de Montréal mourir de faim pour faire plaisir aux banques!»

Le 2 août 1940, il est appréhendé et incarcéré. À sa sortie du camp, en août 1944, 100 000 Montréalais le portent en triomphe jusqu'au 4445 Saint-Hubert, sa maison. Il y retrouve ses enfants, sa femme. Celle-ci, pendant les quatre années d'incarcération, lui a caché l'état de pauvreté de la famille. Camillien Houde découvre qu'il est sans le sou. Il achète une petite annonce dans un quotidien de Montréal, avoue qu'il est sans le sou, sollicite l'aide de son peuple. La réponse est spontanée, massive: des milliers de lettres avec des pièces de 5, 10, 25 et 50 cents, parfois avec des dollars, toujours avec un mot touchant. Celui-ci, par exemple: «Je t'envoie 30 sous parce que j'ai pas plus. Mais je me charge de dire à toute la population que t'es le seul maire au monde à avoir eu le coeur assez grand et assez gros pour chausser à ses frais des enfants de chômeurs! Salut, mon Camillien, et à ton prochain triomphe!»

Aux élections municipales de décembre 1944, il est réélu. A celles de 1948, il est élu par acclamation. Cela ne s'était pas vu à Montréal depuis 50 ans. Au moment de sa retraite, en 1954, Maurice Duplessis lui vote une pension annuelle de \$ 12 333.

PHOTO MICHEL GRAVEL, La Presse

Le complexe Canadian Vickers



Le chantier naval d'Augustin Cantin, au milieu du XIX^e siècle



GUY PINARD

La société Canadian Vickers a connu une histoire assez cahoteuse au cours de ses huit décennies d'existence. Une histoire qui se terminera tristement le 31 décembre prochain par la fermeture définitive de l'entreprise.

Cette constatation s'explique par le fait que, sauf pour les années de guerre, cette entreprise n'a jamais vraiment fonctionné à plein régime. Et depuis le début des années 70, elle a vu ses activités péricliter dangereusement, au point qu'il ne reste plus que 390 employés occupés à terminer les contrats en cours, dans des locaux où fourmillaient jadis des milliers d'employés.

Filiale d'une société britannique

La société Canadian Vickers Limited fut fondée en 1911. Premier gros chantier naval aménagé au Canada au XX^e siècle, il n'était cependant pas le premier de l'histoire de Montréal, qui jouissait déjà d'une belle tradition en construction navale. En effet, le premier navire (il faisait 120 tonnes) construit au pays fut en 1666 à la demande de Jean Talon. Le premier véritable chantier naval fut fondé en 1806 par David Munn, à l'embouchure du canal de Lachine. Trois autres chantiers se trouvaient à la hauteur du courant Sainte-Marie, soit d'amont en aval la société Hart Logan, le chantier naval Young, et le chantier naval Farrington. Mais le plus fructueux du XIX^e siècle fut sans contredit celui d'Augustin Cantin, qui fut fondé en 1834. Cette entreprise fut ensuite connue sous le nom de Canada Dry Docks Limited, puis de Canada Marine Works Limited.

La société Canadian Vickers doit son existence à la volonté politique de Sir Wilfrid Laurier de doter le pays d'une marine nationale, concrétisée par l'adoption de la Loi créant la marine canadienne, adoptée en mai 1910. À la même période, le gouvernement adoptait la Loi sur les subventions aux cales sèches, de manière à favoriser l'implantation de chantiers navals au pays. Mais le gouvernement de Laurier fut battu par les conservateurs de Robert Borden en 1911, et Borden remit tout en question en faisant adopter une loi qui à toutes fins utiles remettait entre les mains de la Marine «impériale» (ou britannique) le sort de la Marine canadienne encore inexistante. Cette loi fut défaits par le Sénat à majorité libérale.

En Europe, le climat était à la confrontation. Les usines Krupp tournaient à plein pour équiper les armées du kaiser. Craignant la guerre, les gouvernements et les entreprises de pointe cherchaient de nouveaux marchés qui seraient à l'abri de la tourmente appréhendée.

Parmi ces entreprises en quête d'expansion à l'extérieur des îles britanniques se trouvait le géant industriel britannique Vickers Sons and Maxim, de Barrow-in-Furness, dont le chantier naval était parmi les plus importants de Grande-Bretagne.

Profitant des deux lois adoptées en 1910, l'entreprise avait déjà déposé une

struction du bassin de radoub (ou cale sèche) flottant *Duke of Connaught* destiné au chantier maritime de Montréal. Le bassin de radoub de 600 pieds sur 135 fit le voyage vers le Canada à l'automne de 1912, tiré par deux remorqueurs néerlandais. (Question de protéger la capacité de radoub de l'entreprise, cette dernière racheta en 1929 la société Montreal Dry Docks Limited, et dans les années 50, la George T. Davis and Sons Limited, de Lévis.)

Avionnerie et industrie

Au début de 1923, l'entreprise se diversifia en créant une division de l'avionnerie. Le premier contrat consistait à livrer huit avions *Viking* commandés par l'Armée de l'air canadienne. Deux seront importés en pièces détachées de la maison mère, et les six autres seront fabriqués au Canada. Le succès connu avec le *Viking*, plus particulièrement dans sa version amphibie, amena la compagnie à concevoir un modèle d'avion qui lui serait propre. C'est ainsi que le *Vedette* vit le jour, suivi du *Vancouver*, puis de plusieurs autres. La compagnie obtint également des contrats touchant des avions comme les *Avro 504*, *Fokker Super Universal*, *Northrop Delta* et *Supermarine Stranrear*. L'importance de l'entreprise en aviation était telle que son plan d'eau balisé et éclairé par des phares de guidage ultra-puissants, à proximité de ses ateliers, servit longtemps d'aéroport public. En 1942, Canadian Vickers obtenait du gouvernement fédéral le mandat de piloter la construction, l'aménagement et l'exploitation d'une usine d'un million et demi de pieds carrés qu'il faisait construire à l'aéroport de Cartierville. Commencée en mai 1942, la construction fut complétée un an plus tard, et le premier *Canso* sortit des lignes de montage en décembre 1943. Mais comme Canadian Vickers est complètement débordée par les activités navales, le gouvernement lui demanda de céder les commandes à un groupe dirigé par Benjamin W. Franklin, qui prendra le nom de Canadian Vickers quitta l'usine le 11 novembre 1944 et abandonna complètement l'avionnerie à la fin des années 40.

Sensiblement à la même époque, la Canadian Vickers fit l'acquisition de la Phoenix Bridge and Iron Works pour servir de base à la nouvelle division industrielle. Cette division ne tarda pas à s'illustrer, puisqu'on lui confia les contrats pour la structure d'acier du silo à grains n° 3 du port de Montréal, et pour la structure du mât d'amarrage de Saint-Hubert, utilisé par le *R-100* lors de sa visite à Montréal en 1930. Plus tard, la Canadian Vickers assembla la structure du jardin botanique, fabriqua les portes-écluses de la voie maritime du Saint-Laurent, conçut le vaisseau à serpentin de l'usine d'énergie atomique de Chalk River, innova en fabriquant la première unité d'opération motorisée de l'Institut neurologique de Montréal, et surprit tout le monde en obtenant le contrat pour la fabrication des premiers véhicules du métro montréalais, pour ne nommer que ces réalisations.

L'après-guerre

L'entreprise connut ses heures de gloire pendant les années de guerre. La Première Guerre mondiale lui permit de faire la preuve de son efficacité. Pendant les quatre ans de la guerre, la société livra 214 vedettes anti-sous-mar-



Vue d'ensemble du complexe industriel Canadian Vickers, vers 1965



Un des derniers édifices du complexe administratif

rins, 24 sous-marins, 17 chalutiers, 26 navires d'approvisionnement, un brise-glace, 9 cargos, et une grande quantité de petites embarcations.

Les résultats furent encore plus spectaculaires pendant la Deuxième Guerre mondiale. Dans ses locaux et dans ceux qu'elle loua à l'aéroport de Saint-Hubert et à Cartierville afin d'augmenter sa capacité de production, l'entreprise construisit 8 corvettes, 6 balayeurs de mine, 10 cargos, 26 frégates (les 2 premières furent livrées 6 mois avant la date promise) et 12 péniches de débarquement, en plus de transformer des navires marchands en bâtiments de guerre (2) et en navire-hôpital (le *Letitia*). La division de l'avionnerie construisit plus de 400 avions, et la division industrielle fabriqua notamment des chaudières, des générateurs et des moteurs pour d'autres usines de guerre.

La société Canadian Vickers continua de prospérer pendant les années qui suivirent la guerre. Privées de machinerie lourde neuve depuis 1939, les entreprises sentaient le besoin de moderniser leurs machines, au grand plaisir des fabricants comme Canadian Vickers.

La société continua de fabriquer des navires pour divers clients jusqu'en 1969, année où on ferma les portes de la division navale pour cause de perte de compétitivité. Les nombreux arrêts de travail (le premier eut lieu le 19 août 1952 et dura 70 jours) avaient miné la crédibilité de l'entreprise, et elle choisit de concentrer ses efforts dans les domaines où la machinerie numérique permettait de réduire sensiblement le personnel.

L'entreprise connut également plusieurs propriétaires. En 1929 la société Canadian Vickers avait été achetée par des intérêts montréalais, mais 27 ans plus tard, Vickers Limited, de Grande-Bretagne, redevenait actionnaire majoritaire. En 1978, Harold Blakley et six autres cadres supérieurs acquirent l'entreprise (devenue Vickers Canada Inc.) au coût de \$27,4 millions, mais 26 mois plus tard, ils s'en départirent en la cédant à la société Versatile Corporation, de Vancouver, pour une somme largement supérieure, mais non divulguée. Enfin, en février 1987, ce qui restait du géant de la construction maritime d'antan passait à la société québécoise Marine Industries, pour une somme évaluée à \$60 millions.

L'architecture

Au plus fort de ses activités, la société Canadian Vickers occupait un terrain de 52 acres, y compris 10 acres réservés aux édifices. On sait peu de choses des bâtiments construits sur l'emplacement et MIL Vickers n'a pas apporté le moindre éclairage à cet article, en justifiant son refus par la fermeture appréhendée de l'entreprise. Il est donc impossible de retracer la vie de chacun des bâtiments qui forment ce complexe industriel.

Heureusement, ces bâtiments sont d'une architecture banale, une architecture sans intérêt où prédominent la brique et le calcaire, limités aux seuils de fenêtres et aux rares éléments ornementaux. Le fenestration est linéaire et rectangulaire, mais de dimensions variées. Quant aux éléments architectoniques, ils sont aussi rares que banales. Mais ce complexe industriel valait qu'on s'y arrête pour la place qu'il a occupée dans l'histoire de Montréal.

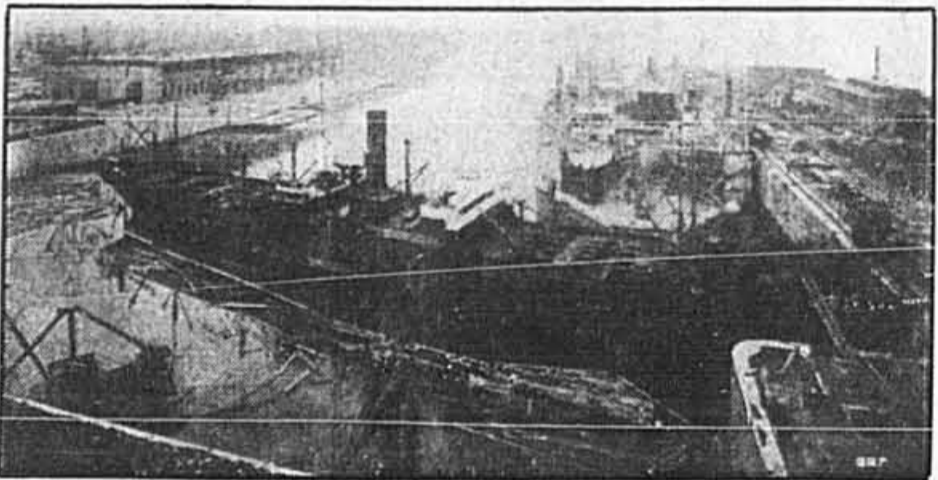
SOURCES: Atelier d'histoire Maison-rose-mont; *History of Canadian Vickers*, par John D. King — Communauté urbaine de Montréal, Service de la planification du territoire; *Repertoire d'architecture traditionnelle - Architecture industrielle*, et documents divers — Bombardier Inc.; *L'histoire de Canadian Vickers de la Ville de Montréal*; documents divers — Documentation de La Presse; articles divers — *Hochelaga Depicta*, par Newton Bosworth.

REPÈRES



Nom : complexe Canadian Vickers.
Adresse : 3400, rue Notre-Dame est.
Métro : station Viau, autobus 22.

Ces articles sont offerts sous forme de livres par les Editions La Presse, sous le titre *Montréal, son histoire, son architecture*. Renseignements : Guy Pinard, au 285-7070.



A l'avant-plan, un navire en construction; à l'arrière-plan, le bassin de radoub géant *Duke of Connaught*.

Laval et Laurentides

Laval deviendra un chef-lieu de la justice



JEAN-PAUL CHARBONNEAU

La coordination des Palais de justice de la région Laval-Lanaudière-Laurentides se fera de l'île Jésus à compter de 1991.

La Presse a appris que tout le district judiciaire de Terrebonne sera refondu. Le ministre de la Justice a décidé que le bureau du substitut en chef du procureur général responsable de cette vaste région sera situé au Palais de justice de Laval.

Me Chevalier aura un adjoint à Saint-

Jerôme, Me Pierre Teasdale, un autre à Joliette, dont l'identité doit être connue bientôt. Plusieurs candidats sont en lice, dont Me Maurice Parent, qui assume l'intérim depuis que Me Michel Héty a été promu juge de la Cour du Québec, Chambre criminelle, pour le district judiciaire de Terrebonne, qui comprend Joliette et Saint-Jérôme.

On ne sait pas encore cependant si le bureau du juge coordonnateur de la Cour du Québec sera démenagé à Laval. Ce poste est actuellement occupé par le juge Stephen Cuddihy.

Ceux qui attendent un agrandissement du Palais de justice de Saint-Jérôme n'ont pas fini de patienter. Si aujourd'hui cet immeuble ne répond plus au besoin en raison du nombre grandissant des causes qui sont entendues à cet endroit, le volume baissera considérablement lorsque l'immeuble, qui sera construit en bordure de l'ancienne carrière Lagacé, boulevard Saint-Martin, sera ouvert. En effet, ce nouveau Palais ne recevra pas seulement les causes criminelles de l'île Jésus entendues par les Cours du Québec et supérieure, mais aussi celles qui se rapportent aux crimes commis dans les municipalités situées dans la couronne nord immédiate de

Laval, c'est-à-dire Rosemère, Bois-des-Filons, Lorraine et Terrebonne. Actuellement, lorsqu'un résident de ces municipalités doit comparaître en cour criminelle il doit se rendre à Saint-Jérôme.

Le futur immeuble va innover: pour la première fois au Québec, il sera possible à des avocats de la défense de louer des bureaux à l'intérieur même d'un Palais de justice.

MANQUE A GAGNER DE \$2,3 MILLIONS

L'engagement du Parti du ralliement officiel des Lavallois (PRO) d'exempter les personnes âgées de 65 ans et plus la taxe d'eau, s'il est reporté au pouvoir, coûtera à la municipalité \$2,3 millions. Pour le maire sortant Gilles Vaillancourt, l'administration municipale n'aura aucune difficulté à trouver cette somme. «Premièrement, dit-il, Laval a connu un surplus de \$17 millions l'an passé et nous pouvons piper dedans. Par contre, les personnes âgées de 65 ans et plus ne dépassent pas 20 p. cent de la population», a précisé le chef du PRO.

Les personnes visées par cet engagement devront dans un premier temps payer le montant de la taxe d'eau qui est de \$170. Pour profiter du rembour-

sement, il faudra que ce contribuable fournisse la preuve qu'il a bien payé sa taxe d'eau à son propriétaire ou à la municipalité s'il possède une maison.

Un autre gouvernement municipal du PRO procédera à l'ouverture d'un comptoir policier dans le district Saint-François, sans pour autant augmenter les effectifs.

PLUS DE FEMMES

Si elle accède à la mairie de Laval, Pierrette Roussin, du Parti lavallois, adoptera une politique d'avant-garde en ce qui concerne la promotion des intérêts de la femme aux postes de direction de la fonction publique municipale. «Sans fixer d'avance, ajoute-t-elle, des pourcentages j'entends mettre de l'avant des politiques visant à la promotion des femmes à tous les niveaux d'emploi. En d'autres mots, à compétence égale, nous embaucherons une femme». Mme Roussin, qui est la première candidate à la mairie dans l'histoire de Laval, se défend bien de vouloir faire de la «discrimination positive».

DES QUALIFICATIFS

À un mois et quelques jours du scrutin du 5 novembre, les qualificatifs, loin d'être élogieux, ne manquent pas dans les camps des trois partis en lice. Au PRL, on dit que le slogan de Mme Roussin

devrait être «essayez de me trouver» au lieu de «essayez de m'arrêter» parce qu'elle refuse toujours de participer à un débat. De son côté, Gilles Vaillancourt, sur un ton moqueur, mentionne qu'il n'a pas à inviter Jean-Paul Théorêt à l'affronter dans un débat parce qu'il est troisième dans la course. «Je ne parle pas de Gérard Dery alors pourquoi de M. Théorêt», a aussi mentionné le chef du PRO. M. Dery fait campagne seul. Pour sa part, M. Théorêt se plaît à appeler M. Vaillancourt le maire désigné.

AUDIENCES PUBLIQUES

Des propriétaires de Sainte-Scholastique (Mirabel) et des résidents de Lachute ont manifesté le souhait d'être entendus aux séances du Bureau d'audiences publiques de l'environnement qui se tiendront les 2, 3 et 4 octobre.

Ces audiences ont lieu principalement à la demande du Centre écologique de Mirabel relativement à la construction du tronçon Mirabel-Lachute de l'autoroute 50 sur une distance de 23,8 kilomètres.

Dans trois semaines, il y aura d'autres rencontres, cette fois réservées au dépôt de mémoires.

Les audiences auront lieu de 19h à 23h, à l'école Saint-Alexandre, à Lachute.